

XYZ. La revue de la nouvelle

Jour de chance

Hélène Rioux



Numéro 13, février–printemps 1988

Spécial 13

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3060ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rioux, H. (1988). Jour de chance. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (13), 48–50.

Treize, avenue des Chrysanthèmes. La maison est de style rustique, en briques roses, au toit gris, en pente. Devant, une pelouse impeccablement tondue, dense et drue sous le pied. Une rocaille, quelques rosiers, une haie de cèdres. Derrière, dans la cour, le patio, une table blanche en plastique avec un parasol à fleurs, une grande piscine où l'eau très bleue reflète le ciel sans nuages. Deux saules pleureurs près de la clôture. Il est treize heures et le soleil plombe.

Les bruits sont ceux qu'on entend habituellement le samedi, en banlieue, l'été : tondeuses à gazon, cris d'enfants qui s'ébattent dans les piscines; la radio du voisin diffuse une rengaine à la mode entre les messages publicitaires, un bébé hurle au loin, un chien aboie. Les odeurs vont avec les bruits : viande grillée sur le charbon de bois, huile solaire, herbe coupée.

Treize, avenue des Chrysanthèmes. À l'étage, une lucarne. À la lucarne, le visage d'une adolescente qui regarde la rue, le menton dans les mains. Elle est dans sa chambre. Appelons-la Anne, comme celle qui ne voyait rien venir. Le soleil la réclame : son maillot rose traîne sur le lit. Ses parents sont partis au marché, son petit frère a été invité à une fête d'enfants, quelques rues plus loin. Elle est seule à sa fenêtre, devant cette rue où rien jamais ne se passe. Elle regarde, désenchantée. Son maillot traîne sur le lit, tout près de la chatte noire angora que la chaleur accable et qui ouvre parfois de grands yeux implorants. Depuis deux semaines, une vague de chaleur déferle sur la région. Treize, avenue des Chrysanthèmes, treize juillet, treize heures.

Elle regarde sa montre. Elle pense : ce devrait être un jour de chance, j'ai treize ans, c'est le treize juillet, treize heures. Qu'est-ce que la chance attend pour frapper à ma porte? Elle pense : le téléphone pourrait sonner, là, maintenant, et ce serait Julien qui m'inviterait au cinéma ce soir. Julien est sans doute le garçon qu'elle convoite. Plus tard, il est treize heures treize et elle pense : le téléphone pourrait sonner, là, maintenant, et j'aurais gagné un voyage au Japon ou aux Antilles, dans un hôtel à cinq étoiles. J'emmènerais Julien.

La chance semble être allée ailleurs. Anne se détourne de la fenêtre et de la rue morne. Elle enlève sa chemise de nuit et revêt son maillot de bain. Plonger dans la piscine, maintenant, dans l'eau si bleue. Plus tard,

on la voit qui se laisse flotter dans l'eau fraîche, puis qui s'étend sur sa serviette, dans l'herbe, et qui sirote une limonade. Plus tard encore, elle s'endort sur le ventre, la tête dans ses bras repliés. Ses parents reviennent et la trouvent ainsi. Pendant le repas en plein air, elle reste morose et grignote sans appétit son hamburger. Elle se réfugie dans sa chambre. Le soir tombe. Par la lucarne, elle voit la lune orangée et noyée dans la brume. Elle pense : dans quelques heures, ce sera fini. Ce ne sera plus jamais le treize juillet au treize avenue des Chrysanthèmes l'année de mes treize ans. Alors comment faire?

Elle a mis du rose à lèvres et de l'ombre à paupières. Ses sandales de plage, son vieux blue jean, son grand T-shirt vert pâle. Toute la famille est dans la cour. Elle sort sans dire un mot. La rue l'accueille. Les arrosoirs giclent sur les pelouses — le son léger de l'eau projetée en une pluie fine. Plus loin, c'est le boulevard. Encore plus loin, pense-t-elle, c'est la ville. Faire de l'auto-stop par une nuit pareille, quelle tentation. Elle tend le pouce; la treizième voiture s'arrêtera. Elle dira que c'est pour traverser le pont. De l'autre côté de la rivière, les lumières dansent. Quelque chose se passera : c'est une nuit de pleine lune. Anne sent son cœur qui bat frénétiquement.

La treizième voiture, une grosse américaine bleu nuit, se range sans bruit à quelques mètres devant elle. Elle court ouvrir la portière. Je voudrais traverser le pont, dit-elle. Le chauffeur acquiesce d'un signe de tête. Elle se cale dans la banquette de cuir. Le déclic des portes qui se verrouillent. Du coin de l'œil, elle observe le profil de l'homme au volant. Les sourcils sont touffus, une mince moustache ourle sa lèvre supérieure, des cheveux noirs bouclent sur sa nuque. La voiture est munie d'un système de climatisation. Les fenêtres hermétiquement closes et la musique, un quatuor de violoncelles, envahit l'espace. Devant ses yeux défilent des maisons semblables à la sienne, aux parterres bordés de haies de cèdres et de rhododendrons. Au loin, après le pont, les néons chahutent, les couleurs s'interpellent, les chansons résonnent.

Avant d'arriver au pont, on passe devant un petit bois. Anne pense : treize juillet, l'année de mes treize ans, quand la lune est pleine. Et si la malchance frappait à ma porte? Elle surveille le chauffeur du coin de l'œil. Quelque chose, lui semble-t-il, gonfle entre ses cuisses. S'il fallait qu'il me touche, pense-t-elle, glacée soudain. Les violoncelles grincent — quelle musique lugubre. Elle tourne la tête. Les arbres, au bord de la route, balancent leur feuillage. Je ne le verrai pas, pense-t-elle, quand il descendra la fermeture éclair, je ne verrai pas jaillir la chose, ni les éclaboussures sur le cuir de la banquette.

Mais le pont qui enjambe l'eau noire de la rivière est traversé et l'auto se range silencieusement au bord de la chaussée. Les lumières qui dansaient si follement, que sont-elles devenues? La rue est sombre malgré les réverbères. Je voudrais aller plus loin, dit-elle. L'homme acquiesce d'un signe de tête. Je voudrais aller là où c'est la fête. La voiture redémarre en douceur. Et puis, je voudrais une autre musique. Il change la cassette. C'est une sonate pour piano. Maintenant il a ouvert les fenêtres mais les rumeurs de la ville ne lui parviennent qu'estompées — il fait si chaud. Sur les terrasses, les serveurs attendent les clients, la serviette sur le bras. Tout tourne au ralenti. On dirait que la ville est en deuil, pense-t-elle.

Ils roulent lentement. Plus tard, ils sont dans la campagne, ils suivent la route numéro treize. Le poids qu'Anne avait dans la poitrine s'allège. L'homme, lui, reste toujours aussi taciturne. Dans le coffre à gants, il y a un flacon de cognac, un verre. À l'occasion, il se verse à boire, il lui en offre. La chaleur fraie son chemin en elle. Dans le ciel, la lune devient rouge. Anne se tourne vers le chauffeur. On dirait une boule de feu. Où va-t-on? demande-t-elle. Mais il ne répond pas. Le paysage devient de plus en plus dense. Des arbres, des arbres, encore des arbres. Ce bruit d'eau, à proximité — une rivière, sans doute. Le vent dans les feuilles, des craquements, des hululements. Dans la nuit qui voile les cruautés, les hiboux sont sur le point de fondre sur des proies imprudentes.

La voiture s'engage dans un sentier qui monte, à gauche. Après le massif de sapins et d'épinettes, Anne aperçoit soudain, dans la lueur des phares, le grand jardin de chrysanthèmes, puis la maison. Une odeur de matériaux neufs imprègne encore les alentours, mêlée au parfum des fleurs.

À côté de la porte, une plaque sur laquelle est gravé le chiffre treize. L'homme arrête le moteur. En haut, une lucarne faiblement éclairée où elle voit la silhouette d'un chat qui fait le dos rond. Te voilà arrivée, dit l'inconnu, parlant pour la première fois. Où? demande-t-elle. Je n'entends pas les rires de la fête. Il est minuit. Anne descend de la voiture. Elle fait le tour de la maison. La piscine est bien là, derrière, dans laquelle se mirent deux saules. Sur une chaise longue traîne le maillot rose. Quand elle revient vers le jardin, la voiture a disparu.

Hélène Rioux a publié son premier recueil de nouvelles, *l'Homme de Hong Kong*, aux éditions Québec/Amérique à l'automne 1986. La nouvelle qui donne son titre au recueil lui a valu un prix au Concours de nouvelles de Radio-Canada. Elle a déjà publié des recueils de poésie, des récits et un roman, *Une histoire gitane*, en 1982.